

# Le Samedi

VOL. III - NO. 35

MONTREAL, 6 FEVRIER 1892

PAR ANNEE, \$2.50.  
LE NUMERO, 5 CTS.

## EXPLORATEURS



QUI NE PARTENT PAS POUR LE POLE NORD.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 6 FÉVRIER 1892.



Comme les chevaux, on ferre les armoires à glace.

Si la justice trébuche quelquefois, c'est du à la cendre qui s'introduit dans ses yeux.

Il paraît, disait un allemand, que le brave Desaix est mort d'un boulet à la Marengo.

Les généraux de la première République étaient des chevaliers sans peur et sans poches.

"Maman, disait un enfant qui regarde défiler un régiment musique en tête, à quoi sont-ils bons, donc, ceux qui ne jouent pas?"

Nous avons remarqué qu'un homme qui a trouvé un moyen de faire fortune, cherche toujours à le vendre à quelqu'un.

Un homme peut tomber en amour plusieurs fois dans sa vie; mais ce ne sont pas de ces chutes qui estropient dangereusement.

La moralité des actes est tout à fait relative. Un homme qui rit du malheur des autres est une brute. S'il rit de son propre malheur, c'est un héros.

Comme la Providence a bien su tout peser! Il n'y a pas de chats dans le Groenland. Imaginez donc ce que ça serait avec des nuits de six mois!

Les philosophes ont remarqué que lorsqu'un homme constate que sa position financière le force d'économiser, il commence toujours par le budget de sa femme.

"Maman, disait en pleurant, un bébé qui avait reçu des images montées sur toile, elles sont bonnes à rien du tout, celles-là. Je ne puis pas même les déchirer."

C'est difficile de tirer une ligne entre le bon et le mauvais; cependant c'est encore étonnant qu'on puisse voir que tous les gens mauvais en politique sont dans le parti adverse.

L'homme aimable par excellence



*L'Institutrice.*—Quel est celui qui aime tout le monde?

*L'Elève.*—C'est papa, depuis qu'il est candidat.

Beaucoup de gens ne savent rien sur la mort de saint Lazare. Il fut écrasé par un fiacre en l'an 19 av. J.-C. et après l'avoir renversé, le cocher lui cria: Gare saint Lazare.

Ce que c'est que la confiance.

"Je commence à vieillir, disait un malade imaginaire. Autrefois je pouvais faire le tour du Carré Viger. Maintenant, tout ce que je puis faire, c'est de me rendre à la moitié du chemin et de revenir.

## BIEN TRISTE

Un médecin anglais a un irlandais pour cocher. Celui-ci, comblé de bonté par le médecin, lui dit un jour.

*Le cocher.*—Etes-vous irlandais, monsieur?

*Le médecin.*—Mais non, mon ami, je suis né en Angleterre.

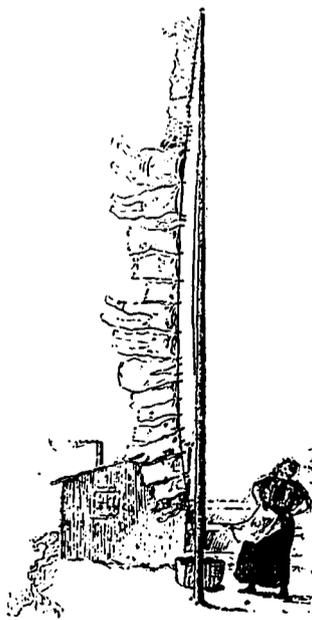
*Le cocher.*—Que le bon Dieu vous bénisse! C'est triste tout de même que vous soyez né en dehors de votre pays natal.

## LA SCIENCE DONNE LA FORTUNE

*Le pharmacien.*—Vous auriez dû charger deux piastres pour remplir cette prescription; pourquoi n'avez-vous demandé que vingt-cinq centimes.

*Le commis.*—Le jeune homme sait le latin.

## Le champ illimité des inventions



*La nouvelle blanchisseuse qui n'a jamais vu un mai d'homme.*—Chez nous les cordes allaient sur le long; mais franchement, ceci vaut mieux pour faire sécher le linge rapidement.

## MOTS D'ENFANTS

Un ministre protestant s'était acquis la réputation d'être un homme peu soigneux, et ses discours s'en ressentaient. Un jour, il racontait à sa famille une grande aventure qu'il avait eue dans sa jeunesse. Sa petite fille, vieille de dix années, qui l'écoutait attentivement, lui dit tout bas à l'oreille quand l'histoire fut finie:

—Dis, papa, est-ce vrai ce que tu dis ou bien te crois-tu être à prêcher?

On fait porter à Lolo une chemise beaucoup trop grande pour son âge. Il se regarde dans le miroir, fait plusieurs fois le tour de la chambre, puis éclate en sanglots.

La bonne maman lui demande la cause de son chagrin.

—Moi s'embête tout seul là-dedans, répondit-il.

## LES IGNORANCES INEXCUSABLES

Un avocat, qui s'est plus d'une fois distingué par ses intempérances de langage, disait l'autre jour en cour:

—L'article du code est si clair, qu'il n'est pas permis, même à votre Honneur, de l'ignorer.

## UN MONSIEUR QUI AIME LES VISITES

Pour être reçu chez lui, il faut frapper soixante coups, en laissant trois minutes entre chaque coup.

## TRUC D'ÉCOLIER

*Le marchand.*—Bien, que voulez-vous?

*Le petit garçon.*—Une livre de thé à quarante cents; une livre de sucre à six cents; une livre de beurre à vingt-deux cents; deux livres de riz, à dix cents, et deux livres de raisin à quinze cents. Si je vous donne soixante-quinze cents, combien vous devrai-je encore?

*Le marchand.*—Dix-huit cents.

*Le petit garçon (s'en allant).*—Merci; je suppose que vous ne vous êtes pas trompé.

*Le marchand.*—Où allez-vous?

*Le petit garçon.*—C'est un problème que le maître m'avait donné pour demain; je m'en vais l'écrire dans mon cahier.

Entre Gascons sur la plage:

—Etes-vous bon nageur, mon ami?

—Certes, méledious! Ainsi je nage si vite que du contre coup la mer me rejette sur la plage.

—Ça vient que vous nagez probablement pas assez vite pour vaincre la résistance des eaux; moi je les fends si promptement à la nage, que j'ai pu suivre un jour un vaisseau qui filait quarante nœuds à l'heure.

—Quarante nœuds à l'heure? Mazette? J'ai dit quarante c'était plus... à preuve c'est qu'un requin qui me suivait disait, tout essoufflé:—Café de diou! comme il nage bien ce monsieur-là.

Une épitaphe écrite sur la tombe d'un buveur émérite que ses amis ont visité le Jour des Morts:

Ci-git Brutus Boisec, digne fils de son père,  
Qui dut être étonné bien fort après sa mort  
De voir qu'il avait (ô quel ironique sort)  
Commencé par le vin, pour finir par la bière.

E. T.

Une dame, à deux petites filles:

—Voyons, mesdemoiselles, soyez gentilles; jouez-nous un petit morceau à quatre mains.

—Madame, nous ne savons jouer qu'à quatre pattes.

## EXCESSIVEMENT SOCIABLE

*Lui.*—Eh! bien, ma chère, comment trouves-tu les voisins ici? Sont-ils sociables?

*Elle.*—Beaucoup. Deux ou trois n'ont fait demander ce matin si je ne permettrais pas à leurs enfants de venir pratiquer sur mon piano.

## SOUS LES ARMES



—Franchement, je suis de mon goût. J'ai eu bien des succès dans ma vie ; mais ce soir j'espère capturer le capitaine.

## AUX MAITRESSES DE MAISON

DE LA PROPRETÉ IL N'EN FAUT PAS TROP

Il y avait, une fois, une maîtresse de maison que les gens de son arrondissement avaient proclamé, d'un commun accord, la perle des ménagères.

Ce titre intrigua fort un homme sage de l'endroit et il résolut, un beau jour, d'aller voir cette personne et de voir par lui-même jusqu'à quel point une telle réputation était méritée.

La femme lui dit :

« J'ai conquis mon titre loyalement ; je suis de fait la meilleure maîtresse de maison de l'arrondissement. Tous les jours que le bon Dieu amène, je balaie et époussete ma salle de réception, ainsi que les chambres des visiteurs, bien que je ne m'en sois jamais encore servi. »

Le sage s'en alla le cœur triste. Ce n'était pas là l'idéal qu'il avait rêvé.

Lorsque j'entends dire à une femme que beau temps, mauvais temps, que les enfants soient à la maison ou non, elle fait blanchir son linge le lundi et repasser le mardi, je suis porté à faire le guet dans les environs pour contempler en passant la triste mine du mari et l'air ennuyé des pauvres enfants qui ne peuvent profiter de leur jour de congé.

La femme que j'aime, c'est celle qui se hâte lentement, qui a un cœur tendre et qui est toujours de bonne humeur. C'est celle qui n'a pas éternellement à la porte de sa cuisine un morceau de tapis rapiécé, un autre à la porte de sa salle à manger, de vieux coupons de tapis ou de prélat et des nattes dans tous les coins, voire même un journal tout grand ouvert sur la table pour protéger un tapis de deux sous.

Si je voulais mesquiner et être une fesse-mathieu de cette sorte, je ne voudrais pas, pour tout l'or du monde, que les voisins s'en aperçussent.

Il n'y a pas au monde d'homme et il n'y en aura jamais, qui se soumettra de gaieté de cœur aux exigences ridicules, aux petites tyrannies de ces ménagères modèles, qui poussent la propreté à l'excès. Et, en fin de compte, qu'est-ce donc qu'un tapis ruiné, en comparaison du bonheur d'un homme ruiné ?

Un plancher sale peut rendre la femme ner-

veuse ; mais la vieille rengaine à toute heure et à tout propos, des fatigues, des maux de reins, de genoux écorchés et de mains pleines d'ampoules rend toute la famille nerveuse et quelquefois ahurit les voisins.

Comment expliquer l'aversion que ces excellentes maîtresses de maison inspirent la plupart du temps ? Les hommes les prennent en grippe et les tournent en ridicule.

Les hommes aiment que tout soit propre et bien rangé dans leur intérieur ; mais peu d'entre eux aiment à se tenir dehors sur le seuil de la porte par une journée froide, pendant que madame fait son grand balayage au salon.

Une femme d'esprit ne se plaindra jamais de ses petites misères de tous les jours devant son mari ; car neuf fois sur dix on lui reprochera que la faute en est à elle-même, et qu'elle pourrait facilement les surmonter si elle voyait un peu plus loin que le bout de son nez. Malheureusement, neuf fois sur dix, ça n'est que trop vrai.

La femme doit s'efforcer de rendre sa tâche aussi facile que possible, tout en se faisant justice à elle-même et en tenant en même temps sa maison dans un état de propreté convenable.

Qu'il est restreint le nombre des femmes qui peuvent faire une chose correctement et promptement ! La raison en est qu'elles ne s'étudient pas à la faire. Il n'en manque pas, d'ailleurs, qui n'ont d'autre raison que de suivre à la lettre l'exemple de leurs mères et qui font leur ouvrage d'une certaine manière, parce que de la même manière la maman le faisait aussi.

Elles prennent une journée entière pour laver quelques vieilleries et une autre pour les repasser.

Plus elles y mettent de temps, mieux elles s'imaginent faire l'ouvrage. Je suis certain que si on parvenait une bonne fois à les convaincre qu'elles perdent un temps précieux, qu'elles ruinent leur santé, et gaspillent leurs forces et leur savon, elles en auraient un gros chagrin. Car, pour elles, faire des économies, est la grande préoccupation, le but auquel elles visent sans cesse.

## LES ABUS DE LA DÉMOCRATIE



Bonne-nature (sur un train américain).—Que pensez-vous de nos chers palais ? N'avons-nous pas atteint la perfection ?

John Bull.—C'est une invention infernale. Ce que ça rapetisse de voir tout le monde posséder autant de confort que soi !

## UNE EXISTENCE TRANQUILLE



Le philosophe Sanssouci.—Hier, pas d'argent ! Aujourd'hui, pas d'argent ! Demain, pas d'argent ! Cristi que c'est monotone la vie !

Chaque frottement inutile est, en même temps, une dépense inutile de forces et une perte de temps, et il ne faut pas perdre de vue que le linge s'use autant à être lavé qu'à être porté.

Si passer le fer chaud six fois sur une serviette suffit pour la bien repasser, un septième mouvement devient inutile et est, en conséquence, une perte de temps ; c'est, cependant, ce que font tous les jours la plupart de ces dames, qui s'affichent bien à tort comme des maîtresses de maison hors ligne. Mais n'allez pas leur dire qu'elles font mal ! Elles vous riraient au nez, et répondraient que leurs mères, avant elles, s'y prenaient de cette façon.

C'est une chose difficile que de pouvoir se contrôler et garder son sang-froid en voyant une femme faire une chose tout de travers ; mais l'exaspération est à son comble, quand elle soutient mordicus que c'est ainsi que la chose doit être faite, que les affaires de ménage ne vous regardent pas, que vous n'y entendez rien.

Pourtant ces choses vous irritent tout de même et vous font trouver la vie bien insupportable.

Maitresses de maisons, apprenez donc à vous connaître, pendant qu'il en est encore temps.

Sortez, observez ce qui se passe autour de vous et efforcez-vous d'apprendre, chaque jour, quelque chose de nouveau.

Pratiquez la véritable économie ; apprenez surtout à ménager vos forces et vos bras. Sachez qu'une femme épuisée est toujours une femme nerveuse et que lorsqu'une femme est nerveuse, la moindre chose l'irrite et la met de mauvaise humeur. Une femme nerveuse ne cherche pas à se rendre aimable ; elle est maussade et brusque pour ses enfants, et le pauvre mari ne goûte guère de bonheur auprès d'elle.

Ne faites donc pas un tas de choses inutiles ou qui peuvent être remises à un autre jour. Ne faites pas l'ouvrage de deux journées en une seule. On ne vous en saura pas gré ; on ne vous plaindra pas si, dans ces circonstances, vous avez mal dans tous les membres, si les os vous craquent, et l'on aura raison.

La meilleure femme que je connaisse, est celle qui nettoie et met tout en ordre dans sa maison, sans que personne ne s'en aperçoive.

La femme, qui frotte et brosse du matin au soir et qui se nourrit de pain sec et des restes du repas du matin, peut bien se poser en martyre, mais elle n'en impose à personne. Les gens de la maison et même les voisins voient la chose autrement, et lorsqu'elle vous dit d'un ton confidentiel qu'elle a, cette semaine, un blanchissage terrible à faire, qu'elle n'a pas le temps de mettre le nez à la porte, et que vous voyez quelques heures plus tard une demi-douzaine de jupons blancs, garnis de dentelles, et tous les autres accessoires sécher au soleil, vous êtes tenté de dire quelques gros mots. Il vaut mieux en rire, car c'est une toquée.

Qui bénéficie de ces travaux et quel profit en retire-t-on ?

Peut-on raisonnablement blâmer un homme de désertir le foyer conjugal pour passer quelques heures agréables dans la compagnie de gens, qui ne sont pas usés jusqu'à la moëlle des os et qui ne vous cassent pas incessamment les oreilles par le récit sempiternel d'une grande fatigue, d'un corps brisé !

La femme, qui sait arranger son intérieur de manière à y garder ses enfants et son mari en le leur faisant aimer plus qu'aucune autre place, est pour moi la femme modèle, la femme par excellence, la vraie maîtresse de maison.

Celles qui sont encore dans ce siècle de progrès, esclaves de leur labeur, le sont par leur propre faute, car elles ne cherchent pas à alléger leur fardeau. Elles travaillent des mains, sans s'aider de leur intelligence. Elles semblent s'imaginer qu'un biscuit bien sucré est préférable à un doux sourire ; un poêle qui reluit à un visage aimable. Un parquet bien ciré, c'est, pour elles, le paradis ici-bas.

#### PAS MOYEN DE LE TROUVER

On sait que certains corps de jurés ne brillent pas toujours par l'intelligence. Il est rare pourtant d'en trouver de plus stupides que ceux qui ont eu dernièrement à se prononcer sur un cas de meurtre dans le district de...

Après l'audition des témoins et des différents

plaidoyers, le juge leur donne ses instructions et termine par la formule : "Maintenant trouvez le verdict." Aussitôt une commotion extraordinaire semble régner dans la salle ; on n'entend que portes et fenêtres, ouvertes et refermées à la hâte.

Après quelques minutes d'absence, ils rentrent dans la salle des délibérations, où le président, s'adressant au tribunal, dit au nom de tous :

— Qu'il plaise à la cour, nous avons cherché le verdict partout, derrière les portes, dans les tiroirs ; pas moyen de le trouver. Nous certifions, sous notre serment d'office, que le verdict n'est nulle part dans cette salle.

Le juge, stupéfait, les a congédiés, séance tenante.

#### SECRET DÉCOUVERT

*Julie.*— Crois-tu que Clara soit en amour avec elle-même ?

*Blanche.*— Je le crois ; quand je suis allé lui faire visite hier, je l'ai surprise devant sa glace qui se regardait avec une lunette d'opéra.

### CE QUE C'EST QUE LES FEMMES



I

— Je l'ai connue haute comme cela. Nous étions les meilleurs amis du monde. Elle ne voulait pas d'autre que moi pour mari ; et je me disais tristement : "Ce que je serai vieux quand elle aura vingt ans !"



II

— Nous ne cessâmes d'être copains. Quand j'arrivais elle se précipitait dans mes bras.



III

— "Écoutez, me disait-elle, je veux quatre danses avec vous, ce soir. Personne ne danse comme vous."



IV

— Puis un jour, sortie du couvent, elle me recut au bout du bras. Elle portait sa première robe longue et venait de se coiffer à la mode.



V

— Depuis, j'eus toutes les misères du monde de l'approcher, et quand la chance me favorisait....



VI

... elle ne manquait jamais de me dire que sa mère lui défendait d'avoir plus qu'une danse avec moi.



VII

—Oh ! désespoir ! Plus je l'adorais, plus elle me traitait avec des airs maternels : "Quelle figure sinistre vous donnez ! me disait-elle, sans faire semblant de comprendre mon bouleversement. Vous allez en prendre l'habitude."



VIII

—Enfin, j'eus l'héroïsme de me prononcer ; mais pourquoi ? Pour lui entendre dire du ton le plus naturel du monde : "Mon fils, j'ai beaucoup d'amour pour vous ; mais une fille de bon sens ne peut pas confier son avenir à un jeune homme sans expérience."



IX

—Je l'ai rencontrée, l'autre jour au bras d'un vieux monsieur que j'ai pris pour son grand père, absent depuis vingt ans : "Mon mari," me dit-elle, d'un air adorable.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

*A travers les journaux*

Fin de conversation politique :

—Alors, vous n'êtes pas républicain, mais vous êtes libéral...

—Naturellement ; je ne puis pas être l'un et l'autre...

—Ah ! maman ! maman !

—Qu'as-tu ?

—Je viens de laisser tomber ta boîte à poudre de "rides" !

Sur l'avis de son médecin, Guibollard doit faire chaque jour une promenade en voiture.

Hier, il prend un fiacre dont le cheval marche au pas le plus lent.

—Sapristi ! dit-il, je ne ferai jamais mon heure, avec une pareille rosse.

Le baron Rapineau est directeur d'une usine. Il a fait poser hier l'affiche suivante sur tous les murs de l'établissement :

"Le 1er janvier tombant un vendredi, le personnel est prévenu que les gratifications du jour de l'an seront maigres cette année.

"Signé : baron RAPINEAU."

Un plaisant, rencontrant dans la campagne un médecin avec un fusil sur le dos, lui demanda où il allait.

—Voir des malades ! répondit le docteur.

—Vous avez donc bien peur de les manquer ? s'écria l'autre.

Un mari et sa femme :

Monsieur.—Toujours ces notes de couturière ! Il y a pourtant des femmes qui font leurs robes elles-mêmes. Mais toi, tu ne fais rien !

Madame.—Eh bien ! Et toi ?

Monsieur.—Moi ? Si on peut dire !... Depuis trois ans que nous sommes mariés, je fais moi-même mes cigarettes !...

Le naïf Quillebois monte en fiacre :

—Cocher, vite !... numéro 30, j'ai oublié le nom de la rue, mais il me reviendra en chemin !

X... veut louer une chambre près de la gare. Arrive un train. Bruit effrayant.

—Mais je ne pourrai jamais supporter ce tapage-là.

—Le portier : Oh ! monsieur, au bout d'un mois on s'y fait.

—Eh bien ! je reviendrai dans un mois.

Un huissier bien connu se présente dernièrement porteur d'un jugement de saisie chez un débiteur irascible.

Celui-ci, furieux, s'empare de la pelle à feu et se dispose à frapper l'officier ministériel.

—Oh ! vous savez, s'écrie l'huissier en ricanant, mon jugement est exécutoire, "nonobstant la pelle."

De ce brave Dumanet, pendant la manœuvre :

—Pitou, j'vous colle deux jours de consigne.

—Pourquoi, sergent ?

—Pour avoir "dormi au pas gymnastique !"

Bébé.—Il n'y a plus d'enfant—lit un journal. Tout à coup, il lève le nez et demande à son père :

—Chronique, qu'est ce que ça veut dire ?

Et celui-ci, distrait :

—Mais c'est ce qui se passe :

—Comment, alors, qu'il se fait que le coryza de maman ne se passe pas et que le docteur dit qu'il est chronique ?

Deux vieux caniches philosophaient entre eux.

—Oui, je reconnais que les hommes ont "presque" autant d'intelligence que nous. Mais pourquoi en font-ils un si mauvais usage ?

Un jeune Hova, nouvellement débarqué à Paris, disait à son guide :

—A première vue, on croirait que tous les français sont médecins.

—Pourquoi donc ?

—Parce qu'ils ne peuvent s'aborder sans se prendre la main et se demander les uns les autres : "Comment vous portez-vous ?"

Une mère à son fils qui est tombé :

—Viens ici que je te relève.

Un jeune viveur, fatigué d'entendre raconter pour la millième fois ses débuts difficiles, l'interrompt brusquement :

—Eh bien ! moi aussi, je suis venu à Paris en sabots.

—Allons donc ! s'écrie l'autre, qui sait que son interlocuteur a trouvé dans son berceau deux cent mille livres de rente.

—Sans doute, ceux de mon cheval.

Au village :

La fille d'un vieux gendarme a eu le prix de "style épistolaire."

Le brave homme est dans la joie de son âme et va criant partout :

—Ma fille a eu le prix de "tira au pistolet."

Nos fils :

—Comment, tu n'as pas honte d'être encore le vingtième, c'est-à-dire le dernier ?

—(Boudeur). Eh bien ! papa, est-ce ma faute, à moi, si nous ne sommes pas plus de vingt dans ma classe ?

Examen :

—Vichy, quel département ?

—Aude.

—Comment cela ?

—Dame ! ne dit-on pas Aude-Vichy...

Dans un salon littéraire.

L'auteur va lire un drame en vers.

Il commence ainsi : "La scène se passe en Afrique..."

—Tiens ! fait Mme Calino, la Seine va aussi loin que ça ?

—Il me faudrait un cent de cartes de visite conformes à ce modèle.

—Vous aurez cela après-demain, monsieur !

—C'est que je suis un peu pressé. Vous n'en auriez pas de toutes faites ?

Un affreux calembour pour terminer l'année :

—Quel est l'animal qui nourrit sa voiture ?

—Allez y.

—C'est la chèvre.

—Pourquoi ?

—Parce qu'elle nourrit son cabri au lait.

## UN TROUBLE FETE

Nos lecteurs apprendront avec regret que Mr. Wolff cesse d'être le gérant du Queen's Théâtre. Sous son administration, ce petit bijou de théâtre, qui est sans contredit le meilleur et le plus beau que nous ayons à Montréal, a prospéré d'une manière étonnante, aussi son départ ne manquera pas de causer de sincères regrets. Habile administrateur, il a su, par son urbanité et ses manières polies et distinguées, captiver la confiance publique et mériter l'estime de tous.

Quel contraste dans l'administration de ce théâtre et celle plus prétentieuse de "l'Académie de Musique", dont le fiasco si complet de la semaine dernière devrait enfin faire ouvrir les yeux aux intéressés. Il y a défaut d'organisation quelque part et la patience du public finit toujours par se lasser. Aussi nous ne sommes plus surpris de l'empressement du public à se porter au "Queen's", où il y a non seulement salle comble tous les soirs, mais de plus un auditoire satisfait et content des efforts que l'on fait pour l'amuser.

Mr. Wolff a contribué puissamment à cet état de choses et nous lui souhaitons dans sa nouvelle carrière tout le succès qu'il mérite.

## CHANGEMENT DE FRONT

—Vous viendrez sans doute au bazar demain soir, dit-elle à son galant, avec un sourire des plus engageants, et vous aurez soin d'avoir une bourse bien garnie.

On ne sait jamais bien comment ces choses arrivent, mais avant de partir, le galant demanda la main de la jeune fille et le jour du mariage fut instantanément fixé.

Alors, quand l'heure de la séparation arriva :

—Mon cher Georges, dit-elle, tu feras bien, en venant demain soir au bazar, de ne pas prendre trop d'argent. Vois-tu, nous devons commencer de suite à faire des économies.

## PAS FORT SUR LA PLUME

Un voyageur a, l'autre jour, vivement intrigué ses compagnons de table dans un hôtel. Comme c'était un vendredi, il se fait servir des œufs ; mais il ne mangeait que le jaune et laissait le blanc. A la fin le propriétaire effrayé par cette trop grande consommation d'œufs, finit par lui dire :

—Dites donc, monsieur, si vous gaspillez ainsi les œufs, il n'y en aura pas pour tout le monde. Pourquoi ne mangez vous pas le blanc ?

—Je vais vous dire, je veux bien manger les petits poulets qui se trouvent dedans, mais pas les plumes.

## GROS POURBOIRES

Un original, riche d'ailleurs, donna un jour un pourboire de \$5,500 à un garçon d'hôtel, à Londres. L'heureux récipiendaire de ce pourboire colossal, tient aujourd'hui hôtel en son nom et on assure que ses affaires sont très prospères.

Le fameux colonel North, mieux connu sous le sobriquet de "Roi Nitrate," donna également à un garçon d'hôtel un pourboire magnifique de \$5,000.

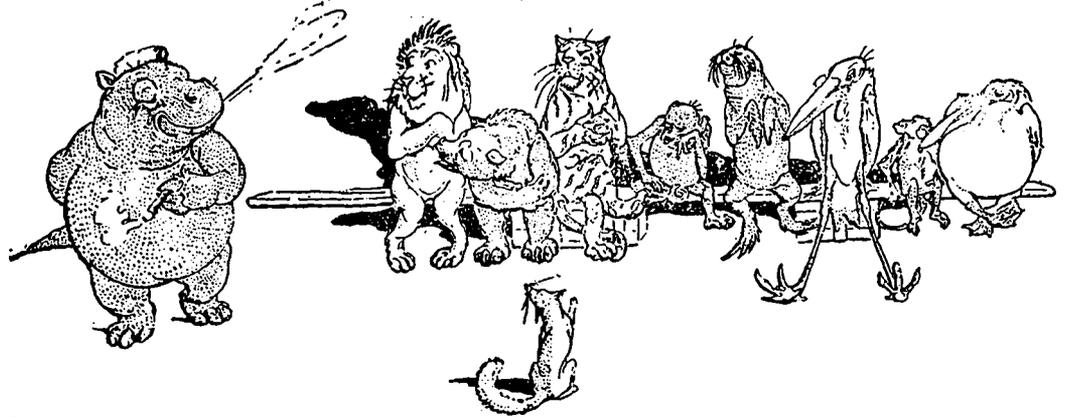
Au célèbre café des frères Gatti, à Londres, les garçons reçoivent près de \$200 par semaines en pourboires. Les employés de chemin de fer, en Angleterre, reçoivent quelque chose comme un million de piastres annuellement de cette façon.

## AU BUREAU DE POSTE

Un garçon, à mine éveillée, se présente l'autre jour au comptoir des timbres-poste et vide sans cérémonie le contenu d'un sac, plein de sous, demandant pour cinq dollars de timbres d'un sou. On sait que les employés ne sont pas toujours doués d'une bien forte dose de patience ; aussi à



I  
L'hippopotame. — Encore Reynard en verve ! Écoutons voir.



II  
— Parole, c'est la meilleure que j'aie jamais entendue.



III  
— Ha ! ha ! ha ! Crapaud de renard ! J'en mourrai. Une petite place.



IV  
.... Parole ....

la vue de tant de sous éparpillés devant lui, la jeune vendeuse est prise d'une colère bleue.

—Allez vous promener avec votre monnaie de singe, lui dit elle. Je n'en veux pas ; d'ailleurs ça n'est pas une offre légale ?

—Qu'est-ce que c'est ça, qu'une offre légale ? répond le garçon, nullement intimidé.

—Un sou pour un timbre ; mais pas des timbres pour cinq dollars.

—Vraiment !

Puis prenant un sou dans le tas, le gamin répond d'un ton narquois : " A l'ouvrage alors. Donnez-moi un timbre d'un sou."

La jeune fille le lui remet.

—Un autre, s'il vous plaît. Un second lui est également remis.

Prenant un troisième sou, il le présente à la commis et demande un troisième timbre.

—Halte là, s'écrie la demoiselle exaspérée. Passez-moi votre argent, pour que je me débarasse de vous au plus vite.

Elle vérifie le montant et remet le nombre de timbres voulu au garçon, qui marmotte, d'un air entendu : " Je savais bien que je finirais par l'ennuyer, la petite."

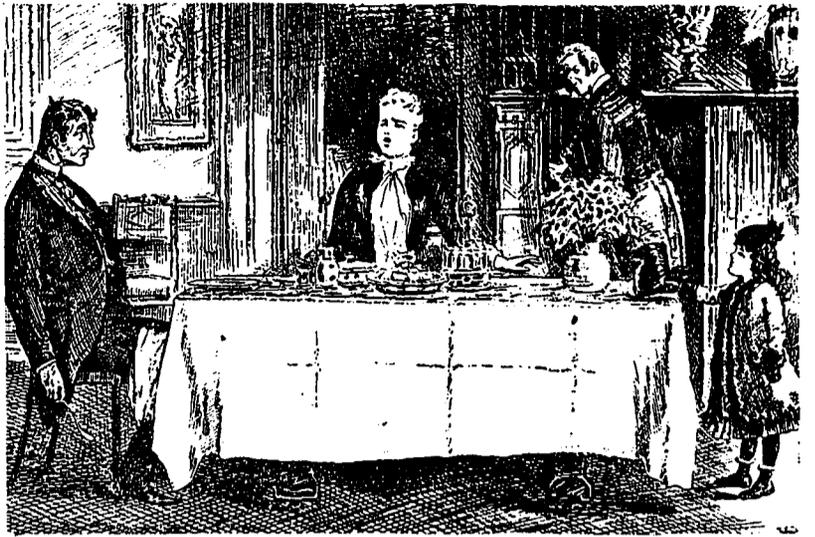


La troupe de "Reilly et Wood" remporte un grand succès, cette semaine, à ce théâtre. Frank Goldie et Sallie St. Claire, les sœurs Washburn et Mlle Peggy Pryde excellent dans le chant et la danse. Mlle Pryde a chanté d'une manière superbe la chanson du petit vendeur de journaux, abandonné dans les rues de Londres. Mr. Fielding est jongleur et prestidigitateur de première force. M. Fred. H. Leslie peut se vanter d'avoir des chiens bien dressés; ils font vraiment merveille.

Andy Hughes, assisté de McBride et Walton, a donné une esquisse de mœurs irlandaises très comique et la partie de boxe a été très goûtée.

La parodie de "Faust" avec Pat. Reilly, dans le rôle de Méphisto, assisté de Mlle Peggy Pryde et d'un excellent corps de ballet, soulève de nombreux applaudissements et termine une représentation des plus amusantes et des plus variées.

La semaine prochaine, le célèbre acteur Edwin Arden fera son apparition au Royal.



M. Comci-Comca (qui est entré tard) apercevant la fille de son meilleur ami. — Bonjour, Juliette; comment est ton papa, ce matin?

Juliette. — Il n'est pas encore levé; mais maman m'envoie vous porter votre chapeau, qui a passé la nuit sur le poteau. Elle dit qu'il n'y a pas de danger que le bras du peron s'enrhume.

LA COMPAGNIE LA PLUS RICHE DE L'UNIVERS

On semble généralement ignorer de quelle manière et à quelle époque fut découverte la fameuse *New River* qui approvisionne d'eau la ville de Londres.

L'auteur de cette découverte fut un orfèvre de Londres nommé Hugh Myddleton qui, en creusant à Chadwell, découvrit une source au pied d'un monticule près de Ware, dans le Hertfordshire, 1609. L'eau sortit d'une ouverture profonde et se mêlant à celle d'une source voisine, Amwell, forma une petite rivière de 20 pieds de large. En 1613, on fit venir à Londres l'eau de cette rivière qui, avec ses ramifications, avait alors une longueur de 18 milles.

Les actionnaires étaient au nombre de 72, et

le capital fut divisé en autant de parts.

Pendant les trente premières années les opérations furent presque nulles et les bénéfices réalisés ne se montèrent qu'à \$25 par parts. Le tout fut acheté en première instance pour la bagatelle de \$500.

On put se former une faible idée de la valeur de ces parts aujourd'hui par une vente à l'enchère. En 1876, une partie de part fut adjugée à raison de \$457,700 la part. En mai, 1878, une part rapporta \$438,000, et une autre fut vendue, la même année, pour \$452,500. En octobre, 1878, une part valait de \$429,500 à 442,800. En novembre 1880, une part fut cotée à \$429,200, puis une autre à \$454,900.

Myddleton fut siré en 1603 par le roi Jacques I, et mourut pauvre en décembre, 1631.

HORRIPILATION

J'avais l'estomac creux, ma face était livide,  
En moi se desséchaient les fibres de mon cœur.  
Et n'ayant plus d'espoir dans mon futur bonheur,  
Le sens de mon discours barbotait dans le vide.

Hanté par ce malheur me pesant comme un plomb,  
Je sentais l'agonie arriver à la hâte,  
Et ne pouvais plus me tenir une main à la pâte,  
Tant mes nerfs irrités s'envenimaient pour de bon.

Tel qu'un fou je courais à travers la campagne,  
Appelant de son nom l'objet de mes amours.  
L'écho qui me trompait, le répétant toujours,  
L'emportait des vallons jusque sur la montagne.

Furieux je glissais, sans m'en apercevoir,  
La-bas dans la rivière où l'eau calmait ma rage.  
Je parvenais au bord, m'étant mis à la nage,  
Car j'allais me noyer sans jamais la revoir.

Que de fois j'ai pleuré pour cette idole ingrate,  
Cette femme adorée, astre de mon désir,  
Me causant aujourd'hui le plus grand déplaisir.  
Que n'ai-je pu lui mettre un fil à chaque patte!

Peut-être serait-elle encore auprès de moi:  
Je jouirais au moins de sa douce présence  
Et pour elle j'aurais bien plus de complaisance.  
Mais elle a fui ces lieux où j'ai reçu sa foi.

Adieu donc! m'écriai-je à cette fiancée  
Que je croyais un ange avec son air mutin.  
Du miroir de l'amour n'ayant plus que l'éclat,  
Je fondais sous le feu de ma flamme insensée.

Or je voulus me pendre aux branches d'un platane.  
Cette idée était mienne et la saisis au vol.  
La branche se cassa, je vins choir sur le sol,  
Sans atteindre mon but et criant comme un âne.

Vraiment ce beau projet était par trop en l'air...  
Je fis le choix des rails où la locomotive  
Entraine les wagons d'une façon si vive,  
Et me dis: prenons place à ce chemin de fer.

Entre deux trains je vins m'étendre sur la voie.  
Et mon corps allait être un corps de décadé,  
Quand je me vis assis auprès d'un saint, mandé  
Pour me tirer de là sans qu'un membre se broie.

Toujours surexcité je volai vers un puits,  
Dont la poule avait une corde nouvelle.  
Je sautai sans façon par dessus la margelle,  
Et tombai dans le seau... L'on me retira... Puis

Je pris un pistolet. Point de plomb ni de poudre.  
Voulant finir mes jours, et cela sans retard,  
Je plantai dans mon ventre un bon coup de poignard.  
Je n'eus qu'une blessure... et l'on put me recoudre.

En maudissant la mort, m'échappant si souvent,  
Je dis: jetons enfin le repos dans mon âme.  
Jouissons de la vie, oublions cette femme  
Qui, pour un autre amour a pris son vol au vent.

DOUBLE VUE



Cocher de place. — Pardon, monsieur. C'est un écu pour la course.  
Le client sortant du club. — Eh bien! Vous devez voir les deux  
trente sous comme moi!

QUEEN'S THÉÂTRE

"Our Grab Bag" est la pièce, qui est jouée cette semaine à ce théâtre, par les célèbres "Touristes de Mestayer et Vaughn." La pièce est nouvelle et est due à la plume de M. Mestayer lui-même; c'est même son chef-d'œuvre.

Mlle Theresa Vaughn s'est montrée excellente actrice. Douée de charmes personnels incontestables, elle a en outre déployé toutes les ressources de l'art et du talent. Mlles Bessie Fairbairn, Jennie Eddy, Eddie Maggie, Grace Langley, et les messieurs Frank David, John J. Bell et Charles Holmes sont excellents acteurs. Ils chantent magnifiquement. La troupe "Mestayer et Vaughn" a visité Montréal, il y a quelques années, et y a laissé de bons souvenirs; aussi l'accueil, qu'elle reçoit, est des plus chaleureux.

"Our Grab Bag" est une charmante composition dans le genre léger, et très amusante. C'est un fou rire continu et le chant est superbe.

Il y aura matinée samedi après-midi et la dernière représentation aura lieu samedi soir.



## LES SERMENTS D'AMOUR..... QUI NE SE RÉALISENT PAS



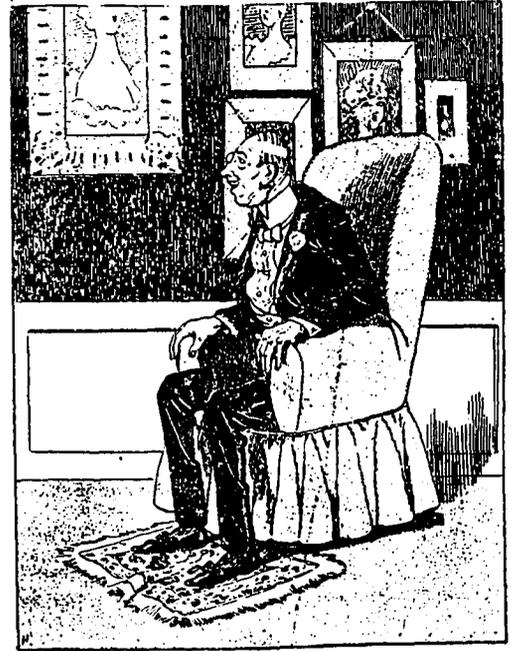
I

—Pour vous, belle adorée....



II

—Je pourrais tout faire : me jeter du quatrième étage....



III

....Je donnerais trente ans de ma vie....



IV

—Je m'humilieraïs aux genoux de votre père....



V

....J'irais mendier dans la rue....



VI

—Je me couperais un bras....

## PROUESSES DES BÉBÉS

Le bébé est le réveil-matin par excellence. Rien de comparable pour mettre la maison sur pied de bonne heure.

Il n'a pas son pareil pour casser les assiettes ; la servante la mieux exercée n'approche pas de lui. Il se roule plus souvent sur le plancher et sans aucune raison, que le meilleur acrobate de feu Barnum.

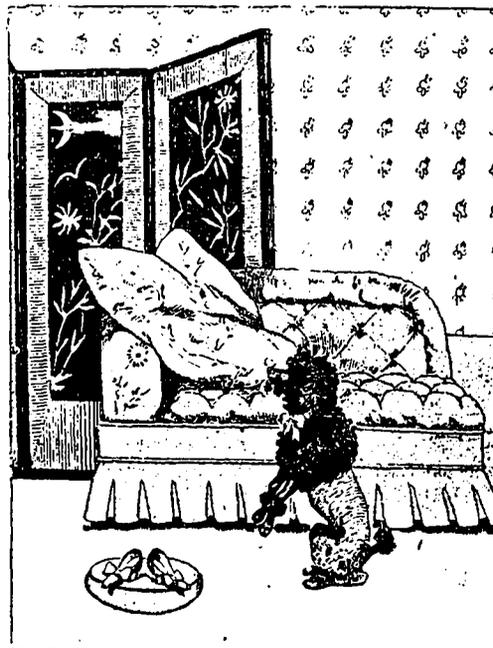
Une épingle mal piquée lui fait jeter plus de cris qu'une personne qui aurait les reins cassés. Il peut se pâmer noir avec plus de facilité que le plus grand criminel à qui on a mis la corde au cou.

Il peut tenir toute la famille en émoi depuis le soir jusqu'au matin, sans jamais changer de ton.

Il dort le jour, comme un bienheureux, pendant que le père travaille ; mais la nuit, lorsque le pauvre père harassé veut goûter quelques moments de repos, il mènera un vacarme infernal.

Il est méchant, sot, l'air chétif et maussade, mais la mère n'en croit rien il ne serait pas prudent de vouloir la désabuser.

L'laissé à lui seul, c'est un petit être charmant, un vrai bijou d'enfant ; mais si vous recevez une visite, il est capable d'être plus maussade, plus boudeur que ses père et mère à la fois.



VII

....Je serais votre chien fidèle....

## LA FLEUR DES VARIÉTÉS

## LES COMMANDEMENTS DU FUMEUR

Un seul tabac adoreras  
Le canadien uniquement.

Le cigare ne fumeras  
Mais bien la pipe seulement.

Tes bouffardes n'achèteras  
D'un ou deux sous seulement.

Toi-même les culotteras  
Sans procédés, tout bonnement.

Pipe d'autrui ne casseras  
Ni la tienne, conséquemment.

Ton brûlot ne prêteras  
Qu'à tes amis, à bon escient.

A lui tu ne préféreras  
Que ta femme mais rarement.

La carotte cultiveras  
Mais de tabac, pas autrement.

Le moins possible cracheras  
Afin de vivre longuement.

Et tous les soirs mes vers liras  
Pour t'endormir profondément.

## Les petits cadeaux entretiennent l'amitié



*Elle.*—Ho ! Est ce que le tapis ne brûle pas ? Quelle odeur !  
*Lui.*—Ne fais pas attention. Ce sont les cigares que tu m'as donnés au jour de l'an.

## LE COFFRE-FORT INCOMBUSTIBLE

## I

Pignerol est une cité fort ancienne qui a figuré avec quelque éclat dans les guerres civiles des Guelfes et des Gibelins. Elle avait embrassé le parti des Guelfes. Bâtie sur le versant italien des Alpes, elle occupe les rampes du mont Pepino, d'où elle se déverse, comme un vase trop plein, dans la vaste plaine arrosée par le Pellice.

Depuis que les nécessités stratégiques n'exigent plus que les villes fortifiées occupent, d'une façon absolue, les points culminants, les places fortes se hâtent de briser leur ceinture et de désertier les sommets pour envahir les plaines et les vallées. Il en fut ainsi de Pignerol qui s'est peu à peu étendue sur la rive gauche de la Lemina, petite rivière, un des affluents du Pellice. Cette partie plus moderne de la cité se nomme la ville basse ; elle est aujourd'hui la plus peuplée et la plus commerçante. L'autre, qui existait seule autrefois, est appelée la ville haute ; elle est plus particulièrement habitée par l'aristocratie. Ses rues sont étroites, escarpées, tortueuses, et il n'y règne pas toujours une propreté irréprochable. C'est là que se trouve le château.

## II

Dans une des maisons de la ville haute, vieil édifice aux sombres arcades, aux fenêtres gothiques, aux cheminées en forme de tourelles, habitait, il y a une quarantaine d'années, maître

## RIEN DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL



I  
Les chapeaux d'il y a cinquante ans.

II  
Les chapeaux d'aujourd'hui.

Grabotini, notaire. Maître Grabotini était un homme de cinquante ans, gros, court, au cou de taureau. Sans être laid, il avait une physiologie qui n'inspirait pas la confiance. Ses yeux fuyants, cachés sous d'épais sourcils, d'où s'échappait un regard froid ; ses lèvres minces ; son nez en bec d'aigle ; son visage glabre, au front bas, coupé de rides, lui donnaient l'aspect cauteux et féroce du tigre ; mais il suffisait d'avoir causé avec lui quelques minutes pour que cette première impression s'évanouît ; aussi, maître Grabotini était il généralement considéré comme un parfait honnête homme. Il jouissait, en outre, d'une grande popularité, due, en partie, à sa piété exemplaire qu'il manifestait avec beaucoup d'ostentation en se rendant publiquement à pied deux fois par semaine et un chapelet à la main, tout en récitant des prières, à l'église Saint-Maurice, qui domine la ville, comme Notre-Dame d'Afrique domine la côte d'Alger. En le voyant passer le front courbé, les mains jointes, dans les ruelles en escaliers qui mènent à la basilique, chacun s'écriait : "Oh ! le saint homme !" et se découvrait avec

respect. Toutefois, ce n'était pas exclusivement à cette conduite édifiante, ni à son grand savoir, ni à sa fortune, qu'on disait considérable, qu'il devait sa popularité. Ces causes y étaient bien pour quelque chose, mais il était surtout renommé parce qu'il possédait un coffre-fort incombustible.

Ce coffre-fort, plus grand qu'une armoire, était d'un poids énorme ; il pouvait contenir la rançon d'un rot.

Maître Grabotini occupait huit clercs, sans compter un enfant de douze ans nommé Paolo, moitié employé, moitié valet, que le notaire paraissait avoir pris en amitié et qui faisait les courses du bureau et de l'office.

Maître Grabotini était célibataire et il n'avait pour domestique, outre le petit clerc, qui couchait dans l'étude, qu'une grosse servante d'une trentaine d'années, haute en couleur, laquelle n'était que depuis peu de temps à son service. Cette fille plantureuse répondait au doux nom de Margarita et paraissait fort alerte.

Quand l'occasion l'exigeait, mademoiselle Margarita prenait des ailes. Ainsi son maître donnait-il à dîner ? elle se procurait un cuisinier pour la confection du repas et des valets pour servir à table ; mais, une fois la besogne faite, tout ce monde supplémentaire disparaissait, et la maison redevenait calme et silencieuse comme auparavant.

Maître Grabotini avait la plus riche clientèle de Pignerol et des environs, tant dans l'aristocratie que dans le haut commerce. Il était l'ami intime du banquier Montecaliero, et, parmi ses principaux clients, figuraient les Vagnone, les Bravo, les Chiontore, gens haut placés qui avaient en lui la plus grande confiance.

Il signor Montecaliero avait pris pour habitude lorsqu'il recevait des paiements considé-

rables, de prier son ami de vouloir bien les serfer dans son coffre-fort incombustible, et c'était toujours avec plaisir que Grabotini lui rendait ce service.

## III

Un soir du mois de décembre 18... par un froid de dix degrés au-dessous du zéro, ce qui est excessivement rare en ce pays, le banquier Montecaliero, emmitouillé jusqu'aux yeux dans des fourrures et des cache-nez énormes, vint trouver son ami. Il était accompagné de deux garçons de recette qui portaient une grande manne d'osier dont le contenu était recouvert d'une toile cirée. Cette manne était remplie de billets de banque. Il y en avait pour deux millions et demi.

—Je m'absente pour quelques jours, dit Montecaliero au notaire, et je vous serais très obligé de vouloir bien me garder cette somme, en dépôt, dans votre caisse incombustible.

—Très volontiers, répondit le tabellion. Vous pouvez l'y laisser tant qu'il vous plaira : mon coffre défie aussi bien les voleurs que l'incendie.

—Je le sais, répliqua l'homme de finance. C'est pourquoi je viens vous demander ce service. Je n'ai pas souvent une si grosse somme chez moi, et je tiens à la mettre en lieu sûr.

Les deux amis firent déposer la manne dans le cabinet du notaire, et ayant renvoyé les deux garçons qui ignoraient ce qu'ils venaient d'apporter, ils se mirent en devoir de placer les billets de banque dans le meuble en question. La caisse, quoique remplie à demi par d'autres valeurs, eût pu, nonobstant cette adjonction, contenir encore

## LABEURS ADOUCIS



*Rode-partout.*—Ce n'est pas étonnant ce que tu fais là.  
*Belle-Etoile.*—Comment ? Je voudrais bien t'y voir. Toute cette corde à scier !  
*Rode-partout.*—Tu ne l'aperçois pas que tu t'es trompé de pile ? Ce que tu scies dans le moment, ce sont des timettes de fromage.

beaucoup d'argent.

—C'est un monde, que ce coffre ! s'écria le banquier.

Leur besogne terminée, Montecaliero serra la main de son ami et s'en alla tranquillement.

Maître Grabotini, qui avait reconduit le banquier jusqu'à la porte de la rue, rentra dans son cabinet, s'approcha du coffre-fort, l'ouvrit et se laissa aller à la contemplation de toutes les richesses qu'il contenait. Il resta longtemps ainsi ; des lueurs passaient par intervalles dans ses regards fauves. On voyait qu'une lutte suprême agitait ce cerveau. A la fin il eut un geste brusque qui voulait dire clairement : "Ma foi, tant pis ! le sort en est jeté !" le geste de César avant de passer le Rubicon. Il referma sa caisse, se promena encore, d'un air pensif, pendant quelques minutes dans la pièce, puis, passant un pardessus épais, doublé de fourrure, il sortit sans bruit de la maison en refermant, à clef, la porte derrière lui.

Il était tard, tout était silencieux. Quelques rares reverbères éclairaient, de loin en loin, les rues désertes, mais leurs lueurs tremblotantes

étaient rendues inutiles par un clair de lune superbe inondant de sa lumière argentée la ville et les environs.

Grabotini marchait avec précaution, choisissant de préférence le côté de l'ombre. Quiconque eût aperçu cet homme, s'avançant ainsi à pas de chat, l'eût pris indubitablement pour un malfaiteur se disposant à faire un mauvais coup.

Le notaire se rendait à l'église Saint-Maurice, ouverte jour et nuit à la piété des fidèles. Arrivé sur le sommet de la montée, il s'arrêta pour reprendre haleine et, avant de s'engager dans l'avenue plantée de marronniers d'Inde qui aboutit au saint temple, il se retourna comme pour contempler le magnifique spectacle qui s'offrait à sa vue. A ses pieds, on apercevait, le long des pentes rapides du Pepino, le vieux Pignerol ramassé, resserré avec ses innombrables pignons, ses cheminées monumentales pareilles à des tours et les clochetons multiples de ses églises. Au bas de la colline, s'étendait la ville basse aux larges chaussées, et plus loin, la plaine immense qui ressemblait à un vaste échiquier dont chaque case était entourée d'une rangée de mûriers.

Le regard du notaire s'arrêta longtemps sur le château dont la sombre et gigantesque ossaie domine fièrement la cité piémontaise.

Cette forteresse, sous Louis XIV, qui s'en était emparée et qui en agrandit les remparts de façon à la rendre imprenable, devant une prison d'Etat. C'est là qu'au mépris de toute justice, le surintendant



Comment la nouvelle s'en est répandue.

Fouquet, condamné seulement au bannissement, s'est vu conduit et enfermé par ordre du roi *Soleil*. Plus tard, l'homme au masque de fer y fut détenu avant son transfèrement à l'île Sainte-Marguerite. Lauzun, l'époux de la duchesse de Montpensier, y fut également incarcéré pour avoir osé porter la main à la garde de son épée, avec un geste de menace, en présence de Louis XIV. Mais ces souvenirs historiques n'étaient pas ce qui hantait le cerveau du seigneur Grabotini. Il regardait sans voir le vaste panorama déroulé sous ses pieds, occupé qu'il était d'une idée fixe : celle de s'approprier les deux millions et demi qu'il avait en dépôt dans sa caisse.

Les notaires ont souvent de ces tentations-là. Avec de pareilles idées, que venait-il faire à l'église Saint-Maurice, au milieu de la nuit, par une bise glaciale ?

Ah ! c'est que notre tabellion était un homme pieux qui ne faisait rien d'important sans avoir consulté au préalable quelque saint martyr. Louis XI au petit pied, il venait prier saint Maurice, qu'il avait en grande vénération, de lui indiquer la meilleure marche à suivre pour s'emparer sans risque de l'argent de Montecaliero. Fuir avec le trésor n'était pas difficile ; mais fuir sans que personne ne puisse le soupçonner d'avoir volé son ami, voilà ce qu'il fallait trouver ; et c'est ce que saint Maurice lui enseigna sans doute, car, après une station assez longue dans le sanctuaire, maître Grabotini quitta le parvis l'air inspiré, la démarche allègre et la joie au front.

Le temps était toujours clair.

En descendant les croupes du Pepino, le notaire se mit à sillonner ; il était content. Deux heures après minuit sonnaient à l'église San Donato ; puis, presque en même temps, les paroisses Saint-Dominique et Saint-Joseph répétèrent, comme un écho, les deux coups du beffroi.

— Je n'ai plus que le temps de prendre mes dispositions, se dit notre promeneur nocturne.

Au lieu de regagner son domicile, il se dirigea vers la place de l'hôtel de ville, prit une rue à droite à côté du théâtre, œuvre de l'architecte Onofrio, le suivit un instant, tourna à gauche, puis, au bout de quelques pas, il s'arrêta pour frapper à la porte du signor Baptista, le principal loueur de voitures de Pignerol. Quelqu'un se présenta presque aussitôt. C'était le seigneur Baptista lui-même.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il d'une voix enrouée.



Le père Tirobottes faisant l'étalage de son magasin.

Le jeune Crispinette, (dans la rue). — C'est ça qu'on appelle l'homme sans jambes ! Cristi ! Je l'aurai vu sans payer.

Au lieu de répondre à cette question, le notaire s'écria :

— Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, caro mio ?

Le loueur leva sa lanterne à la hauteur de la figure du nouveau venu.

— Il signor Grabotini ! exclama-t-il en laissant échapper un geste d'étonnement... Vous ici à pareille heure ?

— Parfaitement... On vient de venir me chercher pour un testament, dit le notaire ; la chose presse ; il me faudrait une voiture, immédiatement.

— Quelle heure est-il ?

— Deux heures.

— Dans une heure la voiture sera à votre porte.

— Bien, je cours me préparer.

— Voulez-vous que je vous accompagne avec ma lanterne ?

#### UN AVANTAGE NATUREL A SOIGNER



Le philanthrope. — Qu'est-ce que ça peut vous faire cet alcool ? Ça n'étanche pas votre soif.

Le pochard. — Dieu merci, non ; c'est pour cela que je l'aime.

— Non, merci, la lune éclaire suffisamment les rues pour que je ne me perde pas... Occupez-vous du véhicule et surtout donnez-moi un bon cheval.

— Soyez tranquille, signor... Conduirez-vous vous-même ?

— Parfaitement.

— Il suffit.

Rentré chez lui, maître Grabotini se rendit d'abord dans son cabinet, ouvrit son coffre-fort incombustible, et, approchant la manne d'osier qui avait servi à apporter la fortune de Montecaliero, il se mit à l'emplir de billets de banque. Quand elle fut pleine, il la recouvrit de sa toile cirée, qu'il ficela solidement. Il remplit de même plusieurs malles, qu'il alla chercher dans un réduit obscur, servant de lieu de débarras, contigu à l'étude. Il eut la précaution de recouvrir l'or l'argent et les titres avec du linge et des vêtements. Lorsque cette besogne fut terminée, il s'assit à son bureau, il écrivit une lettre, la plia, la cacheta et la mit dans la poche de côté de sa redingote.

— Maintenant tout est prêt, fit-il en se levant.

Alors seulement il entra dans l'étude, éveilla son jeune clerc, qui dormait comme l'on dort à son âge et n'avait rien entendu.

— Habille-toi, lui dit-il, et va dire à Margarita de se lever : nous partons.

— Où allons-nous ; demanda l'enfant étonné.

— Si on te le demande, tu diras que tu l'ignores. Voyons, hâte-toi.

La bonne, avertie par Paolo, s'étant levée, son maître lui dit qu'il était obligé de se rendre à Briançon, en passant par le col de Sestrières.

— Alors, monsieur, s'écria la servante, nous allons passer par Césanne, mon pays natal.

— Sans doute... C'est pour cela que je t'emène... je te laisserai à Césanne, afin de te reprendre au retour.

— Oh ! quel bonheur ! fit Margarita transportée.

— Emporte quelques provisions.

#### IV

Tout le monde était prêt, lorsque la voiture de louage s'arrêta à la porte. Le petit Paolo et la servante transportèrent les malles et les paquets et les placèrent dans le derrière du char à bancs. Le tout fut rigoureusement bâché. Margarita prit place sous la capote et elle était déjà installée lorsque son maître lui dit : " Tiens les guides, et attends-moi un instant."

Il rentra dans la maison suivi du petit clerc. Tout en se dirigeant vers son cabinet, le notaire faisait des recommandations à son jeune employé sur ce qu'il aurait à faire quand il ne serait plus là. Arrivé devant le coffre-fort, maître Grabotini l'ouvrit, et l'enfant étonné pu voir la caisse complètement vide.

—Entre dedans, lui dit son patron, tu prendras un petit paquet qui se trouve dans le coin à gauche.

—Je n'en vois pas, signor, dit l'enfant.

—Parbleu! de là, tu ne peux l'apercevoir, entre.

Paolo pénétra dans l'armoire de fer; mais, à peine fut-il entré, que la porte se referma sur lui; il entendit, en même temps, les clefs tourner dans la serrure et une série de ressorts se décrocher: le notaire venait de fermer au secret son coffre-fort incombustible.

—Et d'un! dit-il en ricanant d'une façon sinistre.

Il prit la lampe, passa dans son étude, et, approchant la flamme d'un tas de paperasses qui se trouvaient sur le bureau du maître clerc, il y mit le feu, après quoi il sortit, fermant les portes à double tour. Il gagna la rue, sauta dans la voiture, et, prenant les rênes des mains de sa domestique, il lança à fond de train son cheval dans la descente.

Au même moment, un homme, caché dans une encoignure de la maison d'en face, sortit vivement de l'ombre, et, faisant un geste désespéré, il se mit à courir dans la direction prise par les fugitifs.

V

Maître Grabotini fuyait, emportant, non seulement l'argent de Montecaliero, mais aussi celui de la plupart de ses clients. Après avoir atteint la ville basse, franchi, comme un tourbillon, la Lemina; traversé le village de Rietto; laissé derrière lui, en courant, le hameau de San Marino, ainsi que la commune de Porte et ses usines, notre fuyard arriva vers le point du jour à Pernesco, où il s'arrêta pour laisser souffler son cheval.

Margarita ne savait que penser de cette course folle; elle regardait en dessous son maître qui ne disait mot, et elle commençait à avoir de singuliers soupçons sur sa manière d'agir.

Après avoir fait donner une bonne avoine à son cheval et s'être fait servir à manger, ainsi qu'à sa domestique, à l'auberge où il s'était arrêté, Grabotini reprit sa marche rapide.

Après Pérouse, ils s'engagèrent dans une gorge étroite où passe la route conduisant à Méon. Là, on est réellement dans les Alpes. Il fallut coucher à Fénestrelles, localité entouré de fortifications;

TOUT CE QUI EST FUMÉE N'EST PAS FEU



Extraits des mémoires d'un vieux garçon... "J'ai renoncé au tabac depuis que j'ai été poursuivi pour rupture de mariage, la demanderesse ayant fait serment que je lui avais passé un anneau au doigt."

La vérité, toute la vérité, rien que la vérité



L'arocat Martin:—Du reste, Votre Honneur; vous voyez l'âge de mon client. Comment condamner un pauvre homme qui a déjà un pied dans la tombe?

L'accusé qui n'a pas eu le temps de se dégriser.—Ah! ça c'est trop fort! Ce n'est pas dans la tombe qu'il est mon pied; c'est un requin qui me l'a pris.

le cheval n'en pouvant plus. Pendant la nuit, la neige tomba en abondance; on fut obligé le lendemain d'échanger le char à bancs contre un traîneau pour pouvoir continuer le voyage. A Usseaux, le notaire et sa servante s'arrêtèrent pour manger, car rien n'ouvre l'appétit comme les voyages au grand air.

—En attendant que le déjeuner se prépare, dit maître Grabotini à Margarita en lui remettant la lettre qu'il avait écrite avant de partir de Pignerol, va me porter ce pli à la poste.

La jeune fille obéit.

Quand on a quitté Usseaux, on pénètre dans une gorge sauvage où bondit le Cluson. Le cheval allait au pas. Grabotini sauta du traîneau afin de marcher un peu, disait-il, pour se dégourdir les jambes. Margarita en fit autant.

Les deux voyageurs étaient silencieux. De temps en temps, le notaire lançait des regards sournois à sa domestique, mais celle-ci, tout entière à la joie de revoir bientôt son village, n'y faisait aucune attention. Arrivée sur un pont en bois, donnant à une grande hauteur un torrent qui descendait de la montagne de l'Assiette, Margarita s'accouda sur le parapet, regardant l'eau qui bouillonnait blanche comme de l'argent en fusion. Tout à coup, elle se sentit enlevée de terre par une force irrésistible et lancée dans le gouffre. Elle poussa un grand cri. Ce fut tout; une seconde après, elle s'abîmait dans le torrent écumeux.

Et de deux! dit une voix sourde.

C'était le notaire de Pignerol, qui, penché sur le précipice, où il venait de jeter sa servante, regardait son œuvre. Il était si absorbé par ce spectacle, qu'il n'avait pas entendu un traîneau qui suivait le sien. Un voyageur en descendit et, s'approchant rapidement du tabellion, il le poussa avec violence dans le torrent.

—Et de trois! fit le nouveau venu.

C'était Montecaliero.

VI

A peine Grabotini eut-il quitté Pignerol, la veille du jour où se passait, dans les montagnes, le double drame que nous venons de raconter, que le feu qu'il avait mis à sa maison accomplissait son œuvre dévastatrice. L'incendie, après avoir couvé quelques instants dans les papiers de l'étude, avait fini par se communiquer aux meubles. Alors la vieille demeure s'était mise à flamber comme une allumette. Les vitres volèrent en éclats; des bouffées de fumée rougeâtre s'élançèrent de toutes les issues; des courants d'air s'établirent et activèrent la combustion.

C'est seulement lorsque des jets de flamme traversèrent la toiture en faisant pèter les tuiles, comme une fusillade bien nourrie, qu'on s'aperçut en ville du désastre. Les cloches de toutes les églises donnèrent l'alarme, et bientôt le tocsin se mit à sonner, d'abord sur les hauteurs, puis dans la plaine jusque dans les villages les plus éloignés. Des milliers de personnes, éveillées en sursaut, et à demi-vêtues, se précipitèrent, malgré le froid, au secours des incendiés.

De toutes parts, on n'entendait plus, mêlés aux tintements rapides des cloches, que ces cris sinistres: au feu! au feu! au feu!

Bien qu'organisés vivement, les secours étaient arrivés trop tard pour sauver quoi que ce soit de l'habitation. Tous les efforts des travailleurs ne parvinrent qu'à circonscire l'action du feu et empêcher qu'il ne gagnât les maisons voisines. Il ne resta bientôt plus de l'immeuble du notaire qu'un monceau de cendres et de débris fumants, du milieu desquels se dressait, comme un roc, le fameux coffre-fort incombustible. Tous les titres, tous les contrats, toute la comptabilité de l'étude étaient anéantis. On crut, dans le premier moment, que maître Grabotini, Paolo et la servante, surpris durant leur sommeil, avaient péri dans les flammes; mais Baptista, qui était accouru comme les autres sur le lieu du sinistre, apprit au public que le tabellion était parti dans la nuit même avec Margarita et le jeune clerc.

VII

Comment, par quelle suite de circonstances, le banquier de Pignerol avait-il pu être mis au courant de la fuite de maître Grabotini et du vol commis à son préjudice par ce scélérat?

Ce fut par un pur effet du hasard.

Montecaliero était un homme à bonnes fortunes; il avait un ami chez lequel il se rendait presque tous les soirs et d'où il ne sortait guère que vers deux ou trois heures du matin. Il dépensait d'assez fortes sommes aux cartes. Or, le soir où il avait déposé chez son ami les deux millions et demi. Montecaliero, en quittant le notaire, n'était pas rentré chez lui, il avait été chez son ami. C'est en sortant, vers trois heures du matin, qu'il passa devant la demeure de Grabotini et vit, avec étonnement, transporter plusieurs fardeaux sur une voiture arrêtée à la porte du tabellion. Son premier mouvement avait été d'entrer chez ce dernier; il n'en avait rien fait toutefois et était allé se cacher dans l'embrasure d'une porte de la maison d'en face; là il avait vu Paolo et Margarita apporter la manne même qui lui avait servi quelques heures auparavant. Une sueur lui monta au front.

UN COMMERCE SUR



(Conversation de chemin de fer)

Le premier voyageur. C'est incroyable! Vous dites que jamais une de vos marchandises ne vous est revenue!  
Le second voyageur.—Parole, je vous l'affirme. Je vends des cerceaux.

— Est-ce que le coquin voudrait me voler mes millions ? pensa-t-il.

Il n'en revenait pas. Il chassait cette idée.

C'est ainsi que, immobile de stupeur, incapable de faire un pas, il assista à la fuite du notaire. Ce n'est qu'au moment où la voiture s'ébranla que, retrouvant ses esprits, il s'élança, mais trop tard, à sa poursuite. Il rentra chez lui tout en courant, fit seller un cheval, l'enfourcha et partit ventre à terre. Guidé par son instinct, il eut bientôt retrouvé la trace des fugitifs. On sait le reste.

## VIII

Deux jours après ces événements, les autorités de la ville recevaient d'un inconnu une lettre les informant que maître Grabotini avait été assassiné, sur la route de Turin, en se rendant près

d'un malade pour dresser un testament. C'est la lettre que le notaire avait écrite lui-même, avant son départ, pour cacher sa fuite et qu'il avait fait mettre à la poste à Usseaux par sa bonne.

A cette nouvelle qui jeta la consternation dans Pignerol, une descente de justice fut ordonnée au domicile de la victime. On fit ouvrir, non sans peine, le coffre-fort incombustible. La stupéfaction fut grande de n'y trouver que le cadavre de Paolo, dont la mort remontait à plusieurs jours.

Montecaliero, de retour à Pignerol, assistait à cette opération. A la vue du cadavre de Paolo, il tressaillit.

— Voilà donc pourquoi Grabotini disait : " Et de deux ! " en précipitant sa servante dans le torrent, pensa-t-il.

VICTOR CONTEXT.

## SUREMENT CONFIRMÉE

Les femmes savent toujours les nouvelles et les faits divers des journaux ; inutile de les contredire sur ce point ; elles sont parfaitement au courant. L'autre jour, Mme B..., disait à son mari :

— Je vois par le journal que M. Leriche est mort le dimanche.

— C'est une erreur, ma chère, répond le mari. Il est mort le lundi.

— Mais le journal dit dimanche.

— Je sais ; mais c'est une erreur du journal.

— Je le croyais aussi, au premier abord, mais j'ai acheté une douzaine de copies du journal, et c'est la même chose partout. Assurément, on n'a pas pu faire la même erreur dans tant de numéros différents.

## LES PLAISIRS DU CARNAVAL



I

En route pour le fire d'clock.



II

Les premières civilités.



III

L'heure du flirt.



IV

Les petits concours du jour.



V

Côté de l'orchestre.



VI

Retenus au domicile conjugal. L'heure des reproches.

## FEUILLETON DU SAMEDI

## Les Intrigues d'Une Orpheline

## VII

## ET D'UNE

(Suite.)

Le doigt de celui-ci trembla sur la détente de son pistolet et il grinça des dents. Il leva la main qui tenait l'arme ; mais, à ce moment, le baron tourna la tête et dit avec impatience :

— Pourquoi ne marchez-vous pas, monsieur ? Êtes-vous un lâche ou un misérable ?

Le plus grand drôle, s'il a été élevé parmi un certain monde et s'il est naturellement brave, a son point d'orgueil qui peut être touché à un moment donné, et il peut être ainsi arrêté dans l'accomplissement d'une infamie.

C'est ce qui eut lieu pour Rivolat. Il laissa tomber le bras qui était armé et se plaça vivement derrière le baron.

— Comptez les pas, monsieur, cria-t-il en écumant de rage, et que votre sang retombe sur votre tête.

M. de Romilly marcha avec un air de solennité et une assurance qui semblait résulter de la persuasion que, qu'elle que dût être l'issue de ce duel, elle ne lui serait pas fatale.

Il compta jusqu'à six et se retourna brusquement.

Rivolat fit de même. Ils se regardèrent l'un et l'autre. Les pâles rayons de la lune tombaient sur le visage de marbre du baron.

Ce dernier attachait ses yeux brillants sur son adversaire, leva son pistolet pour se couvrir et puis cria, d'une voix forte :

— Une... deux...

A ce moment, il y eut une détonation du pistolet de Rivolat, un cri poussé par M. de Romilly, dont l'arme partit en l'air, et puis Ernest Rivolat vit qu'il était seul debout.

Il jeta les regards vers le corps de sa victime, vit le baron faire deux ou trois efforts pour se lever et puis retomber sur l'herbe.

Pendant une minute, il demeura comme paralysé, ne pouvant détacher ses yeux de dessus le baron.

Puis il sentit son sang se glacer en entendant les hurlements lointains d'un chien, — ce même hurlement qui avait frappé Hélène d'horreur, — et qui s'élevait dans l'air, au milieu du silence de la nuit, comme un cri de mort.

Frisonnant et tremblant, il se couvrit la figure avec ses mains, et, tout aussitôt, il poussa un cri de frayeur, en se sentant saisir par le poignet.

Une voix lui murmura à l'oreille :

— N'ayez pas peur, — c'est moi, Vargat.

Il se tourna et vit, à côté de lui, la grande ombre de l'homme qui, à sa requête, avait eu avec Hélène l'entrevue que nous avons précédemment racontée.

Il eut un soupir de soulagement.

— Pourquoi n'êtes-vous pas arrivé plus tôt ? demanda-t-il.

— Peu importe, répondit Vargat ; Je suis à temps. Ce que vous avez à faire, à présent, c'est de jeter votre pistolet et de fuir. La détonation aura alarmé les gardes qui ne sont pas loin. Tout le château sera en émoi et l'on ne manquera pas de battre tout le pays. Rendez-vous à Paris le plus vite que vous pourrez et vous y recevrez de mes nouvelles. Vous avez fait *un pas* de plus vers la demoiselle et ses propriétés. Le second pas, c'est moi qui me chargerai de vous le

faire franchir. Pas un mot de plus, — fuyez, tandis que vous avez chance d'échapper. Vite, — j'entends le sifflet des gardes.

Rivolat se tordit les mains et puis partit, en courant, dans la direction qui lui avait été indiquée et ne s'arrêta que quand il eut pénétré dans les profondeurs du bois.

Vargat se glissa dans un fourré qui se trouvait tout près du sentier qui conduisait à travers le bois au village, et il se tint là soigneusement caché.

Il attendit ainsi jusqu'au moment où il entendit des voix et puis des exclamations et des cris.

Alors il se leva, gagna le sentier, le suivit jusqu'au bord du terrain où avait eu lieu le duel, et là, se mit à crier de toutes ses forces. On ne tarda pas à lui répondre et il courut à l'endroit où gisait le corps du baron de Romilly.

Il porta ses regards vers le lieu où il l'avait vu étendu et il aperçut deux ou trois hommes qui l'entouraient. Ces hommes avaient avec eux des chiens qui, dès qu'ils virent Vargat, s'élançèrent sur lui en aboyant avec fureur. Mais leurs maîtres se hâtèrent de les rappeler et il put approcher.

— Qu'est-ce qu'il y a ? cria Vargat.

— Qui êtes-vous ? demanda l'un des hommes en le saisissant par le bras.

— Le docteur Vargat, de Saint-Benoît, répondit-il. Je suis allé voir une femme qui est malade là-bas dans le village. Et comme mon cheval ne peut pas marcher à cause d'une blessure qu'il s'est faite à la jambe, je l'ai laissé à l'écurie, j'ai pris le chemin le plus court pour gagner la grande route, dans l'espoir de rencontrer quelqu'un qui consentirait à me donner asile. Qu'est-ce qui est arrivé ?

— Dieu soit loué ! c'est un médecin, dit l'un des hommes. Ce qui est arrivé n'est ni plus ni moins qu'un assassinat. Notre maître a été tué là comme un chien. Regardez, docteur. C'est un horrible malheur. Qu'est-ce qui a pu faire cela ?

Le docteur Vargat s'agenouilla à côté du corps et regarda la figure.

— M. de Romilly la Malechance ! s'écria-t-il.

— Oui, répondirent les hommes d'un commun accord, M. de Romilly la Malechance. Il a été malheureux du berceau au tombeau.

— Cela m'explique la curieuse rencontre que j'ai faite d'un homme, dit Vargat en se parlant à lui-même. Il courait, et il m'a crié en passant que plus loin je trouverais de quoi m'occuper.

— Le misérable ! Par où est-il allé ? A moi, Tempête ! cria l'un des hommes en armant son fusil, appelant son chien et se préparant à courir après l'assassin.

— Attendez un moment, dit le docteur Vargat en posant la main sur le cœur du baron.

Ses yeux parurent se contracter, puis se dilater. Il éternua et ensuite s'écria vivement :

— Il n'est pas mort ; son cœur bat encore. Levez-le doucement.

Les hommes s'empressèrent d'obéir. Ils soulevèrent le baron et l'assirent. Il appuya sa tête contre l'épaule de l'un des gardes et gémait faiblement.

Le docteur Vargat respira fortement et puis chercha la place de la blessure ; mais les vêtements qui couvraient la poitrine n'étaient qu'une masse de sang, et il ne put découvrir qu'elle était sa situation exacte.

— Je ne peux rien faire ici, s'écria-t-il vivement, si ce n'est de lui administrer un cordial. Quand je lui en aurai versé quelques gouttes dans le gosier, vous pourrez l'emporter à la maison. Dépêchez-vous ! faites

une litière avec des branches tandis que je vais lui faire avaler un peu d'elixir.

Ses yeux semblaient disparaître tandis qu'il prononçait ces paroles, et ses cils touchaient l'os de ses joues.

Il enfouça sa main dans une énorme poche placée en dedans de son paletot et en tira une trousse. Il l'ouvrit, et, après avoir examiné un certain nombre de petites fioles, il en choisit une.

— Il faut que nous soyons prudent, murmura-t-il, et prendre garde de lui donner du poison. Je dis qu'il ne faudrait pas lui donner du poison, alors que sa vie est, en ce moment, d'un prix inestimable pour tant de personnes.

Ses yeux brillèrent et il fit une grimace en prononçant ces paroles, en manière de soliloque plutôt que d'observation.

Il mouilla les lèvres froides et desséchées du baron, entr'ouvrit les dents et versa dans le gosier un peu du contenu de la fiole. L'effet ne fut pas aussi actif qu'il l'avait fait espérer, car le baron, après avoir avalé une assez grande quantité de la drogue, tomba dans un état complet d'insensibilité.

Les gardes eurent bientôt fait d'achever une litière avec des branches de chêne, et M. de Romilly fut placé dessus. Puis, le triste cortège se dirigea vers le château, accompagné des chiens qui couraient à droite et à gauche, en aboyant et en hurlant, comme s'ils eussent eu conscience que la mort était là, planant sur ce corps, et qu'elle allait bientôt réclamer sa proie.

Au bout d'un quart d'heure ils arrivèrent au château, dont les habitants furent vite debout. L'intendant, les divers domestiques, hommes et femmes, ne tardèrent pas à paraître ; mais malgré le bruit qu'occasionna l'arrivée du baron dans un si horrible état, Hélène ne descendit pas.

La femme de charge prit sur elle de faire transporter son maître dans sa chambre à coucher, où elle le fit placer sur son lit.

On débarrassa, avec beaucoup de précautions, M. de Romilly d'une partie de ses vêtements, et le docteur Vargat examina la blessure, qu'il n'eut plus aucune peine à trouver. Il la sonda, pour découvrir la balle, mais il n'y réussit pas.

Vargat paraissait être dans une extrême agitation, et il ne cessait de parler tout bas. Il pensa la blessure, et puis il renvoya tout le monde de l'appartement, à l'exception de la femme de charge, qu'il pria de veiller à côté du lit. Ensuite il envoya un domestique dire à Hélène qu'il désirait la voir en particulier.

— M. de Romilly n'est pas encore mort et il peut être sauvé, dit-il à l'intendant, mais sa guérison ou plutôt son salut dépend de l'intelligence des soins qu'il recevra. Je désire donc donner mes instructions à la personne qui est la plus intéressée à son existence, c'est-à-dire à mademoiselle Hélène de la Roseraie. Il serait même bon que je la visse seule, afin que cette triste nouvelle lui soit annoncée avec précaution. J'ai l'habitude de ces sortes de choses, et je saurai, j'en suis persuadé, m'acquitter de ce devoir de façon à ménager le plus possible ses sentiments.

La femme de chambre d'Hélène, qui était présente, fut dépêchée vers sa maîtresse, et l'intendant, pendant ce temps, donna des ordres pour que les gardes et les domestiques se missent à la poursuite du meurtrier.

Au bout d'un assez long intervalle, la femme de chambre d'Hélène revint avec un visage, qui inspirait la plus vive alarme. Elle dit qu'elle avait trouvé sa jeune maîtresse étendue sans connaissance sur le plancher ; qu'elle avait eu les plus grandes dif-

fiévoltes à la rappeler à la vie, et qu'elle venait réclamer pour elle les soins du docteur, dont elle avait certainement le plus pressant besoin.

Les yeux de Vargat semblèrent sortir de leur orbite, tandis que la femme de chambre faisait cette communication, et puis il sembla qu'ils disparaissaient dans leur cavité, et que ses paupières s'abaissaient jusque sur les joues, en même temps que les coins de sa bouche montaient jusqu'à ses oreilles.

Il fit signe à la femme de chambre de le conduire à la chambre d'Hélène, et celle-ci obéit d'un air inquiet.

En entrant dans la chambre, Vargat vit Hélène debout ou plutôt penchée sur une table : elle avait le visage tourné vers lui, et ses yeux, dilatés d'une manière étrange, étaient fixés sur les siens.

Les rayons de la lampe tombaient sur son visage, et éclairaient ses traits contractés par une expression telle que Vargat, malgré son endurcissement, ne put de longtemps en perdre le souvenir.

## VIII

## DANS LA CHAMBRE DU MORT.

Le docteur Vargat regarda attentivement Hélène pendant quelques secondes, pour lire sur son visage ce qui se passait dans son esprit. Puis il se tourna brusquement vers la femme de chambre et dit :

—Vous pouvez vous retirer. Je vais prendre soin de mademoiselle, et lui faire connaître l'état des choses ici.

La femme de chambre porta les yeux sur lui d'abord, et ensuite sur sa maîtresse, d'un air interrogateur. Elle se tordit les mains, comme si elle eût eu une pensée qu'elle n'osait avouer, et puis elle s'éloigna sans rien dire.

Vargat attendit qu'elle eût disparu dans le corridor, et revint ensuite auprès d'Hélène.

Il s'approcha tout près, et posa doucement sa main sur son épaule.

Elle tressaillit et recula, et puis elle trembla et frissonna.

Vargat pencha vers elle sa figure jaune et desséchée, et murmura :

—Remettez-vous ! Prenez sur vous ! Courage, —courage ! Rappelez-vous quel brillant héritage vous avez à portée de votre main !

—Oh ! Je suis morte d'horreur ! dit-elle. Qu'est-ce qui est arrivé ! — Quelque chose d'affreux, je le sais. Oh ! plutôt au ciel que je ne fusse jamais venue ici ! Je serais...

—Une jeune fille sans ressources, une belle et jolie mendicante, —dit Vargat en interrompant, et d'un ton qui ne pouvait manquer de toucher son orgueil. Allons, taisez-vous, et sachez avoir du courage, et du sang-froid. Vous avez eu l'habileté d'imaginer la route qui devait vous conduire à la fortune ; n'allez pas faiblir à présent que vous la voyez flotter devant vos regards. La main du destin nous aide, —un coup à été frappé en votre faveur, mais non par nos instructions.

—Quel coup ? murmura Hélène.

—Les faits peuvent se raconter en peu de mots, répondit Vargat, à voix basse. M. de Romilly a intercepté une lettre qui vous était adressée par Ernest Rivolat. Dans cette lettre on vous donnait un rendez-vous. Le baron y est allé à votre place. Un échange de mots a amené un échange de coups. Rivolat a tiré un peu trop vite, M. de Romilly est tombé, et l'autre s'est échappé.

—Est-ce que... est-ce que... M. de Romilly est mort ? demanda Hélène qui avait peine à articuler les mots.

—Non, reprit Vargat en tournant les yeux autour de l'appartement, et vers la porte, comme s'il eût craint que quelqu'un ne fût là à écouter. Non, ajouta-t-il lentement, et il n'en est pas même mortellement blessé : mais je veillerai auprès de lui, —il faut que je le soigne, il faut absolument que j'aie une nuit seul avec lui, —seul, vous entendez, jeune dame ? Alors, je répondrai du résultat. Vous allez descendre tout à l'heure voir le baron.

—Je ne pourrais... je n'ose pas, répliqua Hélène avec horreur.

—Pas même pour vous assurer l'héritage ? demanda Vargat.

—Pour rien au monde, répliqua-t-elle, en se couvrant la figure avec ses mains.

—Écoutez-moi bien, jeune fille, lui dit Vargat à l'oreille. Quand même vous voudriez reculer, vous ne le pourriez plus, *il est trop tard*. Tandis que l'affaire était dans votre esprit à l'état d'embryon, vous étiez maîtresse de ne pas aller plus loin, mais, à présent, nous en sommes aux actes, et non plus aux intentions. Vous avez remis votre affaire à d'autres, dont les intérêts, s'ils ne sont pas actuellement identiques aux vôtres, sont suffisamment importants pour qu'ils veuillent pousser les choses jusqu'au bout.

Allons, ne pouvez-vous faire un effort pour m'accompagner dans la chambre de M. de Romilly.

—C'est impossible, murmura-t-elle.

—Ce n'est nullement impossible, dit Vargat, d'un ton pressant : au contraire, c'est très-possible, et même convenable. Si vous ne venez pas, on considérerait cela comme un acte des plus blâmables. Comment ! il est votre proche parent, —votre proche parent, dont la fortune vous appartiendra, —vous *appartiendra*, remarquez bien, et vous ne viendrez pas adoucir par votre présence les derniers instants de son passage dans l'éternité ! votre absence occasionnerait des remarques fâcheuses de la part des domestiques, et il faut toujours prendre garde de faire maître des soupçons. Allons, courage, armez-vous contre la faiblesse que vous venez de manifester et saisissez votre avenir par la gorge. Richesses, fortune, grandeur, vous avez tout cela devant vous ; si vous hésitez, tout est perdu.

Hélène arpena sa chambre d'un pas agité, et en ayant l'air de réfléchir. Vargat l'examina attentivement, disons même avec anxiété, —mais quand elle s'arrêta, tournant vers lui son visage pâle et rigide, il comprit du premier coup d'œil que l'ambition avait triomphé et qu'elle était décidée à avancer dans le chemin du crime.

Elle lui tendit la main.

—Je vous accompagnerai, murmura-t-elle.

Il prit sa main, elle était aussi froide que du marbre.

—Je ne m'étais pas trompé, s'écria Vargat en faisant disparaître ses yeux dans le fond de leur orbite : et puis il ajouta, d'un ton léger, comme pour la soutenir dans sa résolution, et lui montrer que la démarche qu'elle allait faire serait regardée comme une preuve d'affection, et qu'elle ne présenterait aucune espèce de difficultés : Ce que vous avez à faire est très-simple : vous entrerez dans la chambre, et vous trouverez le baron sans connaissance. J'ai défendu toute démonstration bruyante : vous pourrez conséquemment, verser une ou deux larmes en silence, —vous tordre les mains, —ce qui fera bon effet, —et puis vous vous retirerez. Vous irez voir ensuite l'intendant et la femme de charge, et vous écouterez ce qu'ils diront. Quand ils auront fini, vous déclarerez que vous avez toute confiance dans mon habileté de médecin, et qu'il vous plaît que je reste

auprès de M. de Romilly jusqu'à ce que l'intendant, qui partira pour Paris demain matin, en ramène quelque grand chirurgien, qui me remplacera et fera de son mieux pour rendre la santé au malade.

Hélène le regarda avec une surprise extrême.

—Vous avez dit, s'écria-t-elle, que la blessure n'était pas mortelle ?

—Oui.

—Mais il est possible qu'avec les soins de ce chirurgien il guérisse ?

—J'ai dit que la *blessure* n'était pas mortelle. Quand le chirurgien arrivera, il ne trouvera plus qu'un eulavre. Laissez-moi le soin d'arranger cela. Je désire vous voir atteindre l'objet de votre ambition sans que vous puissiez tomber sous l'application d'aucune loi pénale. Si vous devenez une grande dame par le fait des autres, vous n'aurez pas à répondre du crime, mais vous aurez le gain. Je vous le répète, laissez-moi faire. Faites ce que je vous dirai ; soyez ferme et courageuse et rien ne vous empêchera d'être maîtresse de la Tour-Blanche.

Il pressa sa main, et, comme par un mouvement électrique, ses yeux s'enfoncèrent dans leur cavité, ses paupières s'abaissèrent sur ses joues, et les coins de sa bouche montèrent jusqu'à ses oreilles.

Hélène se laissa conduire hors de l'appartement, le long du corridor, et jusqu'à la porte de la chambre de M. de Romilly, où étaient assemblés quelques domestiques. Alors elle arracha sa main de celle de Vargat, et, par un effort presque surhumain, elle entra, seule, dans l'appartement.

Elle se dirigea vivement près du lit et regarda les traits livides du baron, qui étaient aussi immobiles et presque aussi rigides que si la mort les avait déjà marqués de son sceau.

Elle tomba à genoux et se cacha la figure dans la couverture.

Le docteur Vargat la suivit dans la chambre, et ainsi firent la femme de charge et deux ou trois domestiques ; mais Vargat leur fit signe de se tenir à distance.

Il se pencha vers Hélène, et dit d'une voix que tous purent entendre.

—Pardonnez-moi, mademoiselle, mais il ne faut pas de scène ici. Il faut réserver l'explosion de votre douleur pour quand vous serez dans votre appartement. Il est essentiel, pour la vie de mon malade, que nous ayons le plus profond silence et la plus grande tranquillité.

Et puis il lui murmura à l'oreille :

—Vous voyez que les positions relatives sont déjà changées, —ne vous en apercevez-vous pas déjà ?

Elle leva sur lui ses yeux brillants ; elle lut sur son visage qu'il ne la trompait pas, et un sourire, —un sourire de triomphe, —passa sur ses lèvres.

Vargat contracta ses traits en réunissant ses sourcils aux pommettes de ses joues.

—Satan, ange de ténèbres, tu devais être une femme, murmura-t-il tout bas.

Il conduisit Hélène à la porte de la chambre, et l'examina attentivement tandis qu'elle jetait un dernier regard sur le corps immobile de son seul ami et bienfaiteur.

Quand elle se détourna, il murmura :

—Allons, elle ne reculera pas, à présent.

Après être sortie de la chambre, elle eut une entrevue avec l'intendant et la femme de charge, et écouta tout ce qu'ils eurent à lui dire, avec un calme qui fut trouvé merveilleux. Quant ils eurent raconté tout ce qu'ils savaient, elle dit à l'intendant de s'apprêter à partir pour Paris pour en ramener le plus célèbre chirurgien qu'il pourrait trouver, et exprima le désir que le docteur

Vargat continuait à avoir soin du blessé jusqu'au retour de l'intendant, qui ne pourrait, au plus tôt, avoir lieu que le surlendemain.

Elle donna encore d'autres instructions entre autres celle de se rendre chez le duc de Flamanville pour l'informer du malheur qui était arrivé, et le prier, de sa part, de ne lui pas refuser ses conseils, dans une circonstance si difficile.

Les gardes revinrent au bout de plusieurs heures, sans avoir découvert la trace du misérable qui avait assassiné leur maître, et Hélène donna des ordres pour que les recherches fussent reprises le lendemain. Elle s'était assuré que nul n'avait soupçonné la présence d'Ernest Rivolat dans le voisinage, et elle avait la conviction qu'il était déjà sur la route de Paris.

Le lendemain, l'intendant partit, et les gardes, accompagnés d'un grand nombre de paysans, recommencèrent à battre le bois. Plusieurs personnages des environs, ayant appris ce qui était arrivé, se présentèrent au château pour offrir leurs services; mais Vargat refusa de laisser entrer personne dans la chambre de M. de Romilly, en invoquant des motifs de prudence. Il s'opposa également à ce qu'on dérangeât Hélène, qui, prétendait-il, était accablée par la douleur et hors d'état de recevoir des étrangers.

Le duc de Flamanville était absent de chez lui et on ne l'attendait pas avant le lendemain; mais on avait donné à entendre qu'immédiatement, à son retour, il s'empreserait de se rendre à la Tour-Blanche.

La nuit revint. Les gardes, les agents de police rentrèrent sans avoir découvert la moindre indice qui pût leur faire soupçonner quel était l'agresseur de M. de Romilly. Ils rendirent compte de leurs recherches inutiles et se retirèrent fatigués et découragés.

Vargat profita de l'occasion pour rappeler à Hélène qu'il devait passer la nuit seul avec le baron, et que, à aucun prix, il ne devait être interrompu.

Une foule de terribles soupçons s'agitaient dans l'esprit d'Hélène; mais, fidèle à sa résolution, elle ne fit pas de question et se contenta de lui demander de lui faire cette proposition en présence de la femme de charge.

Vargat y consentit sans peine, car la femme de charge était une brave et excellente personne qui avait le plus grand respect et même une certaine frayeur des médecins, qu'elle que fût d'ailleurs leur habileté, et il fit sa demande dans des termes qu'il régla d'après son intelligence.

—M. de Romilly respire et vit, dit-il à Hélène devant elle; mais, vers minuit, viendra le point tournant de sa destinée. Je ne puis me fier à personne qu'à moi pour le veiller et personne ne peut m'être d'un secours efficace que mon aide, à qui j'ai écrit de m'apporter certains médicaments. Si M. de Romilly meurt, il passera comme un enfant qui s'endort; s'il revient à la vie, il sera, pendant quelques instants, comme un vrai fou furieux. Mon aide et moi nous réussirons à lui rendre le calme et toute autre assistance ne serait qu'un embarras pour nous. Mon aide d'ailleurs, ne peut guère arriver avant minuit. Il n'est pas besoin que personne reste à l'attendre. Je l'entendrai venir et je le ferai entrer par la porte qui est contigue au cabinet de travail de M. de Romilly. Je pourrai faire cela sans bruit; car, s'il avait la moindre agitation, je ne répondrais pas de la vie du malade. Me comprenez-vous, madame?

—Parfaitement, docteur, répondit la femme de charge, qui avait peine à retenir ses larmes. Je donnerai des ordres pour que personne n'approche de la chambre et je verrai à ce que l'entrée réservée reste libre.

J'aurai même soin qu'on huile les serrures et les gonds pour que la porte puisse s'ouvrir et se fermer sans bruit. Pauvre et cher M. de Romilly! Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il nous accorde sa guérison.

—Amen! répondit Vargat. Mais, pour que cette prière soit exaucée, nous ne devons rien négliger de ce qui peut aider à la guérison de votre maître.

Il regarda Hélène en parlant, mais elle détourna la tête et s'éloigna lentement dans la direction de son appartement.

Elle n'essaya pas de se reposer. Elle arpenta sa chambre en roulant une foule de pensées dans son esprit, et elle se sentait trop excitée pour se coucher ou même pour s'asseoir sur une chaise.

Elle se demanda avec anxiété dans quel but Vargat tenait ainsi à passer la nuit seul avec le corps de M. de Romilly. Quoiqu'une horrible pensée se présentât toujours à elle, elle n'était pas satisfaite et elle cherchait un motif qu'il lui était impossible de découvrir.

Elle entendit l'horloge de la tour sonner minuit et elle s'assit à la fenêtre, regarda dans le parc, attendant, sans aucun objet défini, l'arrivée de l'aide dont Vargat avait parlé; mais une heure sonna sans qu'elle vit ou entendit l'arrivée de cet homme.

La lune, comme la veille, brillait d'un vif éclat; mais il y avait une légère vapeur qui empêchait de distinguer clairement les objets à une certaine distance, et, malgré ses efforts, Hélène ne put apercevoir celui qu'elle guettait.

Enfin, fatiguée, elle se disposait à se retirer, quand elle entendit soudainement les pas rapides d'un cheval qui passait non loin de sa fenêtre et qui continua sa course dans la direction du parc.

Elle s'arrêta alors, et, après un instant d'anxiété, elle vit un cavalier, que son manteau enveloppait complètement, lui et une partie de son cheval, pénétrer dans le parc par l'entrée qui était proche de la maison. Elle remarqua qu'il excitait beaucoup son cheval, et qu'il le faisait courir sur l'herbe pour qu'il fit moins de bruit. Une minute après, il disparut dans l'espace de vapeur qui était suspendue comme un nuage au-dessus du paysage.

(A suivre.)

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce que nous publions ailleurs, au sujet de deux beaux feuillets qui se vendent à notre bureau pour 10 cts.

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**  
CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de diplômés compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

**SPECIALITES**

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

**HENRY R. GRAY**  
CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

# THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET CERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 8 FEVRIER,  
Après-midi et soirée.

GRAND ENGAGEMENT DU JEUNE ET DISTINGUÉ ACTEUR

**M. EDWIN ARDEN**

Assisté par une excellente compagnie, dans le joli Drame-Comédie

**NIGHT AND MORNING.**

Jolis décors, costumes, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE: WHALLEN & MARTELL

**PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES**

DE MCGALE

RECOUVERTES DE URCE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les maladies causées par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

**B. E. MCGALE**  
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

**LA PRESSE**

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

**UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE**

Abonnement en dehors de Montréal  
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE DÉCEMBRE

**21,400 par jour**

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

# DYSPEPSINE

— LE —

GRAND REMEDE AMERICAIN

— POUR LA —

# DYSPEPSIE

GUERIT RADICALEMENT

*L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,*

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies. 50 cts. la Bouteille

E. G. SIMARD, B. C. L.  
(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR  
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Etranger.



Nettoie la TÊTE et fait disparaître les PELLICULES. Il arrête la chute des cheveux et en active la croissance.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : 50 cts

## Loterie de la Province de Quebec

AUTORISÉE PAR LA LÉGISLATURE

VALEUR DES LOTS, \$52,740

Tous les lots sont tirés à chaque tirage.

TIRAGES LE 1er ET LE 3ème MERCREDI DE CHAQUE MOIS

Rappelez-vous que le gros lot est de

**\$15,000**

PRIX DU BILLET, \$1.—II BILLETS POUR \$10.

Pour \$1 00 vous pouvez gagner \$15,000.  
Pour \$1.00 vous pouvez gagner 5,000.  
Pour \$1.00 vous pouvez gagner 2,500.  
Pour \$1.00 vous pouvez gagner 1,250.

Il y a aussi un grand nombre de lots de \$5, \$10, \$15, \$25, \$50, \$250, et \$500, au total de \$28,900. N'oubliez pas que votre billet, gagnant un lot quelconque parmi les lots tirés un par un, peut aussi gagner un des lots approximatifs de \$25, \$15 et \$10, et avoir droit en outre à un lot de \$5, s'il se termine par les deux derniers chiffres l'un des deux premiers gros lots.

LE GÉRANT S. E. LEFEBVRE,  
81 Rue St-Jacques, Montréal, Canada.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York

ARISTIDE BELAIR,  
Contracteur - Menuisier,

218 AVENUE LETOURNEUX,  
VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin promptitude et à des prix modérés.

HATEZ-VOUS D'ENVOYER

**10 Cts.**

Magnifiques Feuilletons  
A BON MARCHÉ  
10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands  
FEUILLETONS à sensation

"L'ANGE DU FOYER"

— ET —

"Le Remords d'un Ange"

que La Presse a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,  
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

## A LIRE

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. — Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle. — Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinième. — Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. — PARIS: Lucien Faucher, directeur, 13 rue Cujas. New York: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 frs. Six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE — Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PATELIER, 57, boulevard St-Michel, Paris. *Spécimen franco sur demande.*

## Pilules Antibiliéuses.



MARQUE DE COMMERCE

Du Dr NEY

Remède par excellence contre les Affections Biliéuses: Torpeur du foie, Accès de bile et autres indispositions qui en découlent: Constipation, Perte d'appétit, Maux de tête, etc.

Le Dr D. Marsolais, praticien distingué, écrit ce qui suit:

Voilà plusieurs années que je fais usage des Pilules Antibiliéuses du Dr Ney et je me trouve très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne contenant pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans une foule de cas où les pilules mercurielles seraient tout à fait nuisibles.

Non-seulement je fais un usage considérable de ces pilules pour mes patients, mais je les ai aussi employées en maintes circonstances pour moi-même et le résultat a été des plus satisfaisants.

C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif DOUX, EFFETIF, ET INOFFENSIF.

Lavaltrie, 1er mai 1887. Dr D. MARSOLAIS.

EN VENTE PARTOUT

SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBITAILLE, Chimiste  
JOLIETTE, P. Q.

PRIX SEULEMENT 25 CTS LA BOITE.

ATTRACTION SANS PRECEDENT  
Plus de Un Million distribué



LOTIERE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnue dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et

Les grands tirages extraordinaires, ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

## Réputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "une similitude" de notre signature dans ses annonces.

*Let. J. J. Evely*

*J. J. Evely*

Commissaires.

Nous, sous-signes, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui croit présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank  
PIERRE LANAUX, Président State National Bank  
A. BALDWIN, Président New Orleans National Bank  
CARL KOHN, Président Union National Bank.

## GRAND TIRAGE MENSUEL

— A —

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orléans,  
MARDI, 9 FEVRIER 1892

Prix Capital . . . \$300,000

100,000 BILLETS dans la roue.

### LISTE DES PRIX:

|                                |           |
|--------------------------------|-----------|
| 1 PRIX DE \$300,000, soit..... | \$300,000 |
| 1 PRIX DE \$100,000, soit..... | \$100,000 |
| 1 PRIX DE 50,000, soit.....    | 50,000    |
| 1 PRIX DE 25,000, soit.....    | 25,000    |
| 2 PRIX DE 10,000, soit.....    | 20,000    |
| 5 PRIX DE 5,000, soit.....     | 25,000    |
| 25 PRIX DE 1,000, soit.....    | 25,000    |
| 100 PRIX DE 500, soit.....     | 50,000    |
| 200 PRIX DE 300, soit.....     | 60,000    |
| 500 PRIX DE 200, soit.....     | 100,000   |

### PRIX APPROXIMATIFS

|                            |          |
|----------------------------|----------|
| 100 PRIX DE 500, soit..... | \$50,000 |
| 100 PRIX DE 300, soit..... | 30,000   |
| 100 PRIX DE 200, soit..... | 20,000   |

### PRIX TERMINAUX

|                              |             |
|------------------------------|-------------|
| 999 Prix de \$100, soit..... | \$99,900    |
| 999 Prix de \$100, soit..... | \$99,900    |
| 5,104 Prix se montant à      | \$1,054,800 |

### PRIX DES BILLETS:

Billets Complets, \$20; Demi, \$10; Quarts, \$5; Dixièmes, \$2; Vingtièmes, \$1.

Prix des Clubs: 55 BILLETS d'une piastre pour \$50.00

Taux spéciaux pour les agents. Agent demandés partout. IMPORTANTS. — Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de nos droits comme institution de l'Etat.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ordinaires adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *Franches de port.*

N'OUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf. C'est l'opinion générale, que le vote populaire sera en faveur de la Loterie.